846Q93
Oh

ANDRE-MARIE GUERPILLON

LES HEURES TIÈDES DU PRINTEMPS

DESSINS ORIGINAUX
DE
J. P. VERNAY

LYON
LES DEUX COLLINES
M. CM. IL

LES
HEURES TIEDES
DU PRINTEMPS

ANDRE-MARIE GUERPILLON

LES HEURES TIÈDES DU PRINTEMPS

DESSINS ORIGINAUX
DE
J. P. VERNAY

LYON
LES DEUX COLLINES
M. CM. IL

846G93
Oh

A la mémoire
de Renée Guerpillon,
déportée en Allemagne
morte à Ravensbrück.

14 Mar 50 cgf
FARMINGTON 8 DEC 1949 N.Y. PUB. LIB.

J. Vernay.

LA BASILIQUE

Dans la sérénité du Forum Vetere,
Que la Saône isola par le jeu d'un méandre,
J'ai retrouvé la paix de l'âme antique et tendre
Quand le Gallo-Romain en artiste éclairé

Y soignait sa maison, son sépulcre et son pré.
Le long du vieux coteau fécondé par sa cendre
Les siècles lentement ont vu l'homme descendre
Mais la foi s'accrocher contre le flanc sacré.

Donc Lyon étendue au delà des rivières,
Avec plus de maîtrise et plus de majesté,
En souvenir de l'âge où vécurent ces pierres

Fit jaillir, au-dessus de Saint-Jean respecté,
La Basilique énorme au sommet de Fourvières,
Pour que la Foi des Temps surplombe la Cité.

SENTIMENTS ET SENSATIONS

J'ai toujours aimé chanter ce qui passe,
Une heure vécue imprécisément,
Un rêve ébauché par un peu d'espace,
La sensation d'un étroit moment...

Un geste de femme, un frisson de l'onde,
Presque imperceptible aux yeux de chacun,
Mais qui m'ont permis de créer un monde
Où je reconnais sans cesse quelqu'un.

Sous ce tissu frêle où bat un cœur tendre,
Et dans ce feuillage où je suis plongé,
Je saisis des bruits qu'on ne sait entendre
Lorsqu'on n'y a pas, comme moi, songé.

Si j'écris des vers, souvent dérisoires,
Sur quelque sujet qui semble léger,
C'est que j'aime trop les sons provisoires
Et que j'ai besoin de les propager...

Une goutte tombe, un amoureux tremble,
Un cœur ulcéré geint comme un forçat,
De profonds soupirs se mêlent ensemble ;
Je ne peux rester insensible à ça.

L'ART DE VOYAGER

Si tu sais quitter au moment exact
Le profond tunnel plein d'ombres bizarres,
Laisse ton esprit flâner dans les gares
Pendant que le train s'arrête avec tact.

Repars avec lui, ne le manque pas,
Au prochain buffet tu pourras descendre,
Jouir du plaisir innocent de prendre
L'air calme du soir avec ton repas...

Puis repars encor, laisse toi guider,
Rêve au but, les trains sont faits pour les rêves
Mais les stations sont quelquefois brêves,
Il est imprudent de trop s'attarder.

Et ta vie ainsi continuera toute,
Pleine de départs, d'arrêts et d'adieux.
A toi de savoir les jours radieux
Profiter des chants que t'offre la route.

Réfléchis, écris et replonge-toi
Dans le souvenir des gares lointaines,
Mais porte toujours comme des antennes
Ton cœur et ton âme au bout de ton doigt.

Ecris, voyageur du terrestre îlot
Pour l'homme futur ce qui te tourmente,
Ce qui t'émeut, pour ta prochaine amante...
Ta main ne doit pas quitter le stylo.

On croit lorsqu'on a vingt ans
Que le bonheur est facile,
Et que l'Amour perd son temps
A nous attendre... Imbécile !

On devient vite un fossile
Qui a laissé le printemps
S'enfuir de son domicile
Aux trousses des charlatans.

C'est alors que l'on regrette
La première cigarette,
Les baisers gâchés, les vers,

Et toutes ces humeurs chaudes
Qui nous hantent quand tu rôdes,
Fatalité des hivers...

LE MARCHAND DES QUATRE SAISONS

Comme le marchand des quatre saisons
L'été ou l'hiver et quoi qu'on en dise,
J'offre à tout venant mille marchandises
Des quatre côtés de mon horizon.

Le tiède printemps et l'automne calme
Me verront toujours heureux de mon sort.
J'aime la beauté des soirs, et la palme
Sous laquelle un chien près de moi s'endort.

Tout chante en mon cœur quand je crie aux nues :
Qui veut du raisin ? qui veut du muguet ?
Je sens naître en moi des vies inconnues
Et même l'hiver j'ai des regards gais.

Mais c'est en été que mon âme est forte,
Je brade ses fruits dorés à foison,
Le désir m'appelle et l'amour m'emporte...
C'est moi le marchand des quatre saisons.

MATH. SPE.

L'amour est au fond un fruit du mystère.
On aime il est vrai sans savoir pourquoi,
La femme a toujours un moment d'émoi
Et la posséder est involontaire.

On peut même ainsi s'évader de terre
En parabolant un cœur avec soi,
Emprunter alors la ligne qui soit
Brisée, infinie ou bien segmentaire.

Le plus sûr de lui s'y trompe toujours,
Puisque l'inconnue est un x d'amours...
Mais quand son problème est long à résoudre

Pourquoi s'acharner sur un cas donné ?
Ne vaut-il pas mieux être un cancre aimé
Et se contenter des seuls coups de foudre...

TRENTAINE

J'ai perdu toute ma jeunesse
A convoiter comme un devin
Le bonheur dans chaque maîtresse,
Et son oubli dans chaque vin.

J'ai cherché, rêvassant sans cesse,
Mais hors mes rêves, tout fut vain,
Et je suis, sans qu'il y paraisse,
Effrayé de ce qui m'advint.

Mon cœur connut l'espoir et même
On lui dit quelquefois je t'aime,
Qu'a-t-il gardé de tout cela ?

Une espérance inassouvie
Un profond dégoût pour la vie
Et pour ce qu'il y décela !

Tu ne m'aimeras pas longtemps...
Je crains qu'un jour je ne te lasse
Ne sommes nous pas imprudents
De rester ainsi face à face,

Sûrs de nous, sans chercher dedans
A chaque instant ce qui se passe?
Oui, nous nous faisons trop de grâce
Tu ne m'aimeras pas longtemps...

Et j'en suis triste, un jour viendra
Où ton baiser plus ne viendra
Mettre son rouge sur mon drap.

Je serai seul, tu seras triste,
Nous aurons épuisé la liste
Des bonheurs que la terre aura

Rêve, amour, joie et cœtera...

OFFRE

J'ai de doux plaisirs dans mes grandes poches,
De l'amour au cœur et de la vertu,
Des billets de banque en pleines sacoches,
A toi de choisir, dis-moi, que veux-tu ?

L'argent? songe donc au Vigny de Loches,
La vertu? c'est bien à l'âge têtu
Où l'on court les champs avec des galoches...
Le plaisir est peu si l'amour n'est dû.

Alors ne prends rien ou prends tout d'un geste,
Tu peux me donner en me dépouillant
La force d'atteindre un ciel plus riant,

Tel l'aéronef qu'une main déleste,
Ah ! pouvoir monter haut, en oubliant
Sur terre, vertu, plaisir, cœur et veste.

J.P Verney

COMPLAINTE

Je ne suis pas un chevalier,
Mais simplement le troubadour,
Vivant de chansons et d'amour
Comme un oiseau sans pigeonnier.

Sans châtelaine au long collier
A blanche coiffe et maints atours
Sans pont-levis, créneaux ni tours
Ma muse n'a pas de geôlier.

Je connais de chaque donjon
La porte où le baiser m'attend
Où je reviens tel un pigeon

Qui va de colombe en colombe
De ci de là, quand le soir tombe,
Roucouler d'amour un instant.

MIGNARDISE

Dans ton charmant
Appartement
Du dix-septième
Et moderne arrondissement,
Où tout nous aime
Depuis que j'y fus ton amant,
Je suis très aise
De retrouver dans ces décors
Tout Louis XIII.

Et je t'admire depuis lors
Dans ton charmant
Appartement
du XVII^e^,
Siècle précieux de Saint Amand,
Qui t'aimerait comme je t'aime
S'il t'entrevoyait un moment
Dans ton charmant
Appartement
du 17^e^,
Et moderne arrondissement.

CONSEIL

A Constant Quatre

Il faut avoir beaucoup de femmes,
Les désirer ou les garder,
Sélectionner en leurs âmes
Le meilleur et le posséder...

L'une donne sa nuit et l'autre
Sa jeunesse, une autre sa vie,
Toutes ces choses-là sont nôtres.
Aime ce que tu leur ravis,

Aime n'importe quoi en elles,
Le plus subtil, le plus commun,
Ce sont des choses éternelles
Que tu regretterais demain

Si tu ne savais t'en repaître
En passant, à l'occasion...
Aime les femmes qui font naître
L'illusion.

JE DEMANDE BEAUCOUP TROP

Je demande beaucoup trop
Toujours, à toutes les femmes
Et leur semble être un bourreau
Dès que je touche à leurs âmes.

Mais que faire avec des peaux
L'un contre l'autre, sans flammes,
Ayant les cœurs au repos
Comme en deux fourreaux deux lames...

Je préfère me servir
Adroitement de la mienne,
Toute lacédémonienne,

Et les torturer sans haine
A mes heures de loisir
De don, de joie, et de peine.

LES REVES

Ah ! les rêves mauvais qui font
Un trou sombre dans le plafond
De notre cœur, un trou profond,
  Les rêves vagues,
Qui harcèlent l'esquif Ennui,
  Comme des vagues,
A l'heure trouble de minuit.

Et les rêves clairs du matin
  Sentant le thym
  Et la rosée
  Fraîche posée,
  Rêves qui percent
Le cœur d'un rayon lumineux,
Quand l'amour file mille nœuds
  Et qu'ils le bercent.

Je les adore, tu les aimes,
Tous ces rêves quotidiens,
Ce sont les miens, ce sont les tiens
  Ce sont les mêmes.

TRENTE CINQ ANS

A Jacques Jallat

Quand on commence à sentir
Que la force nous échappe
Et que seul l'art d'Esculape
Peut permettre de vieillir...

Quand la nuit au jour nous happe,
Nous renvoie à l'avenir,
Comme un hochet, le désir
Des Parents du dieu Priape

Monte à notre gorge sèche,
Les jours ne sont plus trop longs,
La minute se dépêche

De fuir si nous la voulons...
...Tout s'en va plus vite en somme
Dès qu'on est à l'âge d'homme.

PRINTEMPS 1947

Elle n'était pas très jolie,
Mais c'était un soir de folie,
— J'avais le temps —
Elle avait la mélancolie
Des heures tièdes du printemps.

Elle a voulu que je partage
Sa chambrette au cinquième étage,
— Tout simplement. —
Depuis ce jour j'ai l'avantage
De posséder un logement.

NOUVEAU RYTHME

Longtemps j'ai parcouru d'immenses palais - laids
Sans jamais profiter d'heure sur mon passage,
sage,

Ni même découvrir un seul inconnu - nu !
Ah ! qu'enfin un nouveau flot bouillant de jeunesse
naisse,

Et me rende avec les souvenirs passés - ses
Désirs d'adolescence aux splendides volutes,
luttes

Du corps heureux et sûr du rêve d'antan - tant
Je souffre du présent, qui loin d'être sublime,
lime

Mon insondable ennui lourd comme un remord - mort.

AU CREDIT DU POETE

A Henri Tournier

C'est à la Banque du Ciel
Banque bleue, or des étoiles
Que je vais, larguant mes voiles,
Rechercher l'essentiel.

Chaque jour je la contemple
De l'ombre de la Cité,
J'aime son immensité
Omnipuissante de temple.

Là, j'ai déposé mes fonds
De multimillionnaire,
Je ne crains pas le tonnerre
Susciteur de krachs profonds,

Ni la nuit qui m'éparpille
Parfois en les dissolvant
Ces débris d'or, que le vent
Vole à la lune et gaspille...

Oui, toujours tout me revient
Il me suffit d'un seul geste
Pour que le ciel se déleste
D'un brin de soleil... le mien !

Car, à longueur de journées
Je tire des traites, pour
Règler largement d'amour
Les âmes infortunées...

Et je donne, et je promets
Largesse, crédit, aumône,
Semblable au roi dont le trône
Ne s'écroulera jamais,

Mes sujets, l'amour, ma banque...
Je suis riche d'univers,
Surtout quand j'entends mes vers...
Chantés par un saltimbanque...

AU JARDIN DU MUSEE

Au cœur de Lyon, il est un jardin
Qu'on connait à peine,
Où tout me sourit pendant qu'au lointain
S'envole ma peine...

Mais toi, tu sais bien ce qu'aiment cacher
Les tombeaux de pierre...
Et dans leur repos qui je viens chercher
Au Palais Saint-Pierre...

LA VIE

On se croit unique, on s'écoute,
Tout seul et trop
Mais la vie est sans qu'on s'en doute
Un long métro.

On s'y précipite, on s'entasse
Rapidement,
Et l'on cherche à garder sa place
Pour un moment.

Brusquement, on change de ligne,
Au carrefour
On échange parfois un signe
Avec l'amour.

Et c'est fini, le temps s'arrête,
Et c'est la mort
Quand on descend à la Muette,
Où tout s'endort.

Tel est le sort qui nous appelle,
Nous l'oublions...
La vie au fond ne reste belle
Qu'aux stations,

Où rien encor ne nous emporte,
Où l'on est soi,
En un Havre, de telle sorte
Qu'on aperçoit

Les trains mourir à perdre haleine
Lugubres, gris...
Et cela le fils de Verlaine
L'avait compris.

AMUSEMENT

J'ai tant parapacemisé
Et puis parabellumisé
    Toujours misé...
Depuis je carpediemise
L'homme heureux n'a qu'une chemise
    Et je l'ai mise.

Je me nourris de fruits très crus
Et des poètes que j'ai crus
    Des meilleurs crus...
Des forêts que j'ai parcourues,
En les sillonnant les charrues
    Ont fait des rues.

Ainsi tout est bouleversé
Et dans un champ toujours hersé
    L'oubli versé...
C'est pourquoi, très seul, je m'exerce
A me donner au jour qui perce,
    Console et berce.

Les petits sous ont usé
Le marbre dur du comptoir,
Mais la vie obligatoire
Les a démonétisés.

Il ne reste qu'un trou noir
Où la main les a posés,
Comme si toute leur gloire
N'eût été qu'une fusée.

Ainsi la foule pour boire
Jette l'argent aux croisées,
Pendant que s'écrit l'histoire
Des sous sur le marbre usé.

CHANSON DE MARCHE

à ma petite fille

Je suis parti sac au dos
Par la montagne et la plaine
Chercher pour Marie-Hélène
Une moisson de cadeaux.

Pendant un jour à tue-tête
J'ai chanté, joyeux garçon,
Notre plus belle chanson
Que la nature répète...

Sans chemise et sans principes
J'aperçois ma bien-aimée
Sortir avec la fumée
De la meilleure des pipes.

Les vastes forêts de chênes
Que je trouble de ma voix
Sont pour la première fois
Pleines de nos joies prochaines.

Les grillons du plateau clair
Chantent d'une note égale
Ma chanson que la cigale
Lui répète au bord de mer.

Le chemin est sans ombrage
Et je dois marcher longtemps,
Que m'importe ! quand j'entends
Ma voix me donner courage.

Et, lorsque durant huit jours
J'aurai fatigué les herbes,
Je rapporterai en gerbes
Les cadeaux de notre amour.

DE TOI JE NE VEUX QU'UN BAISER...

De toi je ne veux qu'un baiser,
Pour aujourd'hui c'est suffisant,
J'ai le temps de me reposer,
Rêver à d'autres en lisant,

Rêver aux caresses prochaines,
A la rupture qui viendra...
Amie, oh ! ne te donne pas
Complètement cette semaine,

Laisse-toi prendre lentement,
Prolonge encore ce prologue
Pour mon plaisir d'idéologue,
Inspire au moins des vers charmants.

Le temps viendra bien assez tôt
Où nous nous lasserons d'aimer.
Pour l'instant, remets ton manteau
Et reviens-moi... après dîner.

DONNE-MOI TES LOURDS CHEVEUX D'OR

Donne-moi tes lourds cheveux d'or
Roulant le long de ton dos souple,
Comme une cape qui s'accouple
A la nudité de ton corps.

Donne-les-moi que je me plonge
Dans le soyeux de leur frisson,
Afin de rechercher où sont
Les racines de tes mensonges.

Sur la place des Terreaux
J'ai trouvé ton âme en peine,
Errant près de la fontaine
Beaucoup trop.

Nous avions, durant la nuit,
Goûté aux charmes d'un rêve
Qui ne laisse s'il s'achève
Que l'ennui.

Oh ! cette réalité
Qui nous opprime et nous pèse !
Comme nous étions à l'aise
Au Lethé

De nos bonheurs confondus...
En notre âme déployée
Où tu te sentais noyée,
Moi perdu.

Et pourtant sans rendez-vous,
Comme si le jour qui pointe
Attirait nos âmes jointes
Malgré nous,

De l'infini vers zéro
Hors le temps et hors l'espace,
Tout nous ramène à la place
Des Terreaux...

DECLARATION

Toutes les femmes que tu vois,
J'ai flirté jadis avec elles.
Mais aucune n'avait ta voix,
Aucune jamais ne fut belle.

Parmi leurs jeux, à leur contact,
Un désir vague m'animait,
D'ailleurs j'ai toujours eu le tact
De ne pas dire que j'aimais.

Avec toi, c'est tout autre chose
Peut-être te croirai-je un jour...
Pour l'instant tu me plais et j'ose
Envisager même l'amour.

Si tu veux bien nous partirons
Furtivement après dîner...
Ne regarde pas le dos rond
Que font les chats qui vont s'aimer.

ISOLEMENT

As-tu vu courir les gens
Dans la rue extravagante ?
Ils courent après l'argent
Pendant que je me dégante,
Pour tendre à ta main jolie
Ma main polie...

Laisse-les courir bien vite,
Notre bonheur les évite,
Ils ont déjà disparu
A l'autre bout de la rue,
Sans que nous ayons paru
Entrevoir la foule accrue
Qui s'amoncelle ou se rue
Autour d'eux...

Il nous semble même en somme,
Que les femmes et les hommes
S'éclipsent dès que nous sommes
Tous les deux.

TU ME PLAISAIS...

Tu me plaisais autrefois
Quand jolie était la vie
Mais aujourd'hui j'ai l'envie
D'écouter mourir ta voix...

Et je tuerai lentement,
Quand nous sortirons de table,
Ton amour insupportable
En tordant ton cou charmant

Calmement, de mes deux mains
Je broirai ta gorge tendre,
Il me sera doux d'entendre
Tes derniers appels humains.

Je ferai même un effort
Pour prendre en mes doigts ta tresse
Avec art, avec adresse,
Et je serrerai très fort.

Et quand morte tu seras,
Eternellement damnée,
Et ma tâche terminée,
Je finirai la journée
A revivre entre tes bras.

EXPLICATION

Pourquoi me reprochez-vous d'être
Rêveur, sceptique et nonchalant ?
Je n'ai jamais voulu paraître
Bleu, noir ou blanc.

J'avais ainsi pensé vous plaire,
D'ailleurs vous m'en voyez confus,
Il est trop tard pour me refaire
Ce que je fus.

Vous voulez opposer encore
Mes changements à vos défis,
Je sais bien que votre âme ignore
Ce que je fis.

Ce que je fis, ce que je fus,
Bleu, noir ou blanc, que vous importe !
Je suis derrière votre porte.
Ouvrez donc et n'en parlons plus.

COCKTAIL

« Un peu de vie un peu de rêve »
Tel est mon cocktail, il m'émeut,
J'aime sa vertu qui soulève
Un voile sur mon cœur brumeux.

Je t'entrevois dans les guirlandes
Des bars chics et parisiens
Lorsque tu bois avec ton chien
D'autres cocktails que mes offrandes...

Et pourtant je te suis toujours
En te proposant mille choses...
Mais tu préfères les dry roses
Aux mots d'amour !

PAPILLONNERIE

Laissons-les les liaisons
Aux sensés, méticuleux;
Nous, poètes sans saisons
Qui faisons
Des rêves blancs, verts et bleus,

Gardons-nous des yeux hagards
D'une maîtresse attitrée,
Ayons plutôt des égards,
Des regards,
Pour la passante poudrée

Qui s'offre à la rue, ayant
Des promesses plus nouvelles
Papillonnons oubliant
Ou liant
Les cœurs, les vers, les cervelles.

TRISTESSE

Mon ennui ce soir est immense...
Et sur le bord de la démence
Il me semble que tout le temps,
Toute la terre, tout le monde
Me rejettent hors de leur ronde
Sans me donner ce que j'attends.

Cependant j'espère quand même
Car je sais bien qu'une âme m'aime
Et qu'elle souffre comme moi,
Eloignée au bout de la terre,
Aussi triste, aussi solitaire,
Nous possédons le même émoi.

ORAGE

Après quelques souffles de brise
Le vent du large s'est enflé,
Et l'océan au flot qui frise
Soudain se dresse échevelé.

Suivis d'héroïques mouettes
Les bateaux de pêcheurs hardis
Prennent au loin les silhouettes
D'inimitables bigoudis.

Après les longues vagues flasques
C'est la tempête qui s'abat...
Et l'on assiste des rocs basques
A l'épouvantable combat

Du granit contre l'eau qui gronde
Comme s'attaque à l'âge mûr
L'ardente jeunesse du monde,
Cheveux aux vents contre un grand mur...

... Jusqu'à l'heure où le temps apaise
Le flot hirsute, où les pêcheurs
Détendent leurs voiles, à l'aise...
Ainsi s'éteindront les rancœurs

De la jeunesse insatiable
Dont les violents désirs d'un jour
S'épuisent en touchant le sable
Ou s'enlisent avec l'amour.

DE LA TERRASSE

La femme qui passe
Est déjà passée,
Sa forme m'enlace,
J'ai l'âme lassée...

Une autre la suit,
Peut-être plus belle,
Mon Dieu je ne suis
Pas sûr encor d'elle...

Et changer de place
Lasse ma pensée;
La femme qui passe
Est déjà passée...

PENSEE D'AUTOMNE

A Robert Lida

Automne fier et catalan
Laissant au début de novembre
Un parfum d'été dans la chambre
Et dans le cœur un rais brûlant,

Automne qui permets aux grappes
De se sucrer aux vents du soir
Et fais ruisseler du pressoir
Le vin le plus honni des nappes...

Cher automne pyrénéen,
Vestige d'un âge ternaire
J'aime le geste imaginaire
Qui te lie au printemps qui vient

Par delà l'hiver, saison rude,
Dont tu sembles braver l'effet
Unissant dans un art parfait
Septembre à mars sans lassitude.

Belle saison... Ah de quel goût
En impreignant la terre chaude,
Est ton frisson !... alors que rôde
L'ombre froide du Canigou,

Et que le vieux Seigneur en Salces,
Gardien des rites d'autrefois
Se demande où pleure parfois
Le triste hiver aux blanches valses !

En sa cage thoracique
Ton petit cœur a chanté
Un hymne à la liberté
A la manière classique,

Comme André Marie Chénier
Villon, Verlaine et maint sage...
Ton petit cœur se propage
Tout en restant prisonnier.

LEGENDE

Ainsi qu'un Barbe Bleue aux femmes innocentes,
Dans un secret tiroir je vous tiens enfermées :
Blonde, brune, châtaine, oh ! pâleurs ravissantes...
Elles sont toutes là celles que j'ai aimées.

Toutes, non pas des corps comme dans la légende,
Je ne m'attache pas à la forme d'un sein,
Mais j'ai là, suspendues en guise de guirlandes
Les âmes dont je suis le sublime assassin.

J'ai la timide vierge et la femme fatale,
Celle qui se reprend, celle qui se soumet,
Celle qui croit en Dieu et l'autre qui m'aimait...
Celle qui n'apportait qu'une joie idéale.

La réaliste avide aux spasmes inouïs,
L'amazone aux pensers légers et vagabonds,
L'ingénue indécise et se donnant par bonds
Celle qui malgré tout ne m'a jamais dit oui...

J'ai la clef d'or du coffre où je les tiens captives
Et parfois, l'entrouvrant d'un geste machinal
Je contemple à souhait l'amoureux animal
Qui m'a laissé le fond de ses vertus natives.

Tous ces trésors issus du meilleur de la femme
Ils sont là, préservés, toujours prêts à revivre,
Barbe Bleue autrefois a négligé les âmes
Mais moi... en les prenant, au moins je les délivre.

Je sais l'art qui les sculpte et qui les recompose,
Alchimiste moderne aux goûts démesurés,
Je fabrique ma vie en ravissant aux choses
Les parcelles d'amour qui l'aident à durer.

LA CROIX DU SIGNY

A ma mère.

Nous approchons de Panissières
Panissière au bord du Forez,
C'est le pays que je préfère...
J'y suis né jadis, il est vrai.

Ah j'aime revoir ces contrées
Que marquèrent mes premiers pas,
Reconnaître mon cœur qui bat
Sous leurs lumières diaprées...

Y revenir à chaque ennui,
Quand fatigué des longues courses,
J'ai le besoin de boire aux sources
Le clair breuvage du vieux puits.

Rien n'est changé, même les roses,
Tout est semblable au temps passé,
La maison est pleine de choses...
Les mêmes qui m'avaient bercé.

Je retrouve dans leurs poussières
De trente ans si vite écoulés,
La seule paix de Panissières
Toujours prête à me consoler.

SOMBRE PRINTEMPS

Ah! comme je suis las de vivre en cette époque,
Si triste par l'ennui de son accoutumance,
Et le jour qui finit, et le jour qui commence,
M'emplissent du regret de vivre en cette époque.

Tout est monotonie et rien ne semble stable,
On croit que l'univers brusquement se déchaîne
Et que la nuit du monde est pour la nuit prochaine...
Tout est monotonie et rien ne semble stable.

Bouleversé par tant de morts et de désastres
L'être humain ne sait plus à quel dieu se soumettre,
Il devient anxieux de se trouver un maître
Sachant le protéger des morts et des désastres.

Homme pauvre est celui qu'un désespoir ballotte...
Et pourtant comme lui je cherche à me soustraire
A l'assujettissant tournoiement de la terre
Ah! pauvre homme est celui qu'un désespoir ballotte.

AMBITION

Je voudrais que mon front fût caressé par celle
Qui fit maître d'Egypte un Antoine charmé,
Celle qui fit de Dante un génie enflammé,
Ou de René pensif fut l'amante pucelle.

Mais il faut que son corps ait la joie isocèle
Identique au plaisir qu'elle aura su donner...
Et que son art ainsi puisse s'amalgamer
A ma tranquillité, s'en impreigne et s'y scelle.

Songes que tout cela! Ces femmes ont passé
Bien mortes désormais pour l'étreinte des hommes
Leur gloire fut de croire au pouvoir insensé

De leur charme éternel vainqueur de tant de Romes
Et l'exemple d'amour qu'elles nous ont laissé,
Ne vaut pas la Margot et son panier de pommes!

J'APPORTE AUJOURD'HUI...

J'apporte aujourd'hui mon corps nonchalant,
Mes rêves géants éternels et doux,
Je pose le tout sur votre lit blanc,
Vous en userez puisqu'ils sont à nous.

Vous avez sans cesse entre les remous
Préservé mon sort par votre talent,
Chaque fois j'apporte un peu plus d'élan,
Je m'en vais toujours plus riche de vous...

Car rien n'est perdu de ce que l'on donne,
L'amour s'alimente en se saisissant
Des trésors épars que l'autre abandonne,

Comme fait un cœur au tranquille sang.
Et le mien qui s'ouvre à vos mille artères
Demain s'emplira de tous vos mystères .

PRIERE

Vivre en siècle obscur, très prosaïquement,
Et rendre à tout amour sa forme naturelle,
Ausculter une femme, abandonner pour elle
Les désirs superflus que lui seraient tourment.

Regarder, les matins, avec ravissement
Se prolonger le cours d'une vie irréelle
Et laisser supporter son poids par la main frêle
Dont l'experte douceur éternise un amant.

Est-il passé ce siècle, est-il encore à naître,
Suis-je venu trop tard, pourrai-je le connaître
Dans une autre existence exempte de souci?

Mon Dieu ! qui réservez aux suppliques sacrées
Vos ultimes faveurs, faites que soient créées
Des heures pour l'amour comme en ce siècle-ci.

PROJET

Architecte d'amour aux plus hautes idées,
Pour vous j'aurais voulu pétrir, réaliser
Et porter dans une œuvre aux formes décidées
Tout le bonheur possible, et l'immortaliser...

J'aurais aimé bâtir une église élancée
Au haut d'une colline, autour de longs cyprès.
Nous y aurions prié le soir, ô fiancée...
...Et plus tard notre vie aurait coulé tout près.

Mais le siècle est impur... et l'on ne peut construire
Des rêves même doux... et l'on ne peut sculpter
Ni l'étoile, ni l'âme... Il me suffit d'écrire...
Dans le cœur et l'esprit réside la beauté.

EXTRAVAGANCE

Je vous veux Amie et je vous l'ai dit
De mille façons pour que tu le saches,
Je suis séparé des vieilles attaches

Et j'ai même un jour coupé mes moustaches
Pour être plus près de vous, plus petit
Entre tes baisers comme un apprenti.

Avec votre amour indulgent et tendre,
Chérie, oh ! restez malgré l'univers
Près de moi toujours, plongez vos yeux verts
Au fond de mon cœur qui sait les comprendre

Et surveillez bien mes cils entr'ouverts
Que votre magie a l'art de distendre...
Tu me rends si fou de vouloir te prendre
Que ce sonnet même est tout à l'envers.

Entends-tu sonner comme moi la cloche
De l'Hôtel de Ville ?
On dirait un glas nocturne où s'accroche
Un bouffon servile.

Tout Quasimodo hurle en la tirant
A chaque quart d'heure,
Pitre en mal d'amour, éternel tyran,
Qui rit quand je pleure.

Comme je suis seul, seul en mes pensées
Seul avec ma pipe,
Sans toi pour compter les heures passées
Que la nuit dissipe

Dans le ciel rempli des notes moroses
De l'Hôtel de Ville,
Loin de toi qui calme en ton lit reposes
Comblée et servile.

FORCE ET LUMIERE

J'aime le soir quand tout s'éteint,
Travailler seul à ma manière
Dans ma chambre, jusqu'au matin
En m'approchant de ta lumière.

Jusqu'au jour qui lentement point
Elle m'inonde d'aube claire,
Je vois davantage et plus loin
Lorsque ta tendresse m'éclaire,

Et la pauvre électricité,
Que le siècle vénère en fée,
Ne m'a jamais tant apporté

De force dans ces nuits d'été
Que ta présence décoiffée
Et lumineuse à mon côté.

LA LORELEI

Transposition en rimes françaises
du poème de Henri Heine

Je ne sais pas pourquoi je suis
D'une aussi profonde tristesse,
Un vieux conte qui me poursuit
En mon esprit tourne sans cesse...

L'air est calme, sombre et tranquille
Pendant que le Rhin suit son cours
Et que la montagne rutile
Sous les derniers rayons du jour,

Une jeune fille très belle
Règne au sommet sur ce décor,
L'or de sa parure étincelle,
Elle lisse ses cheveux d'or

D'un peigne d'or entre les doigts.
Un chant divin sort de ses lèvres,
La mélodie est à la fois
Pleine de forces et de fièvres.

Et, le nautonnier du bateau
Saisi par la sauvage emprise
Garde les yeux fixés là-haut,
Là-haut, vers la chanson qui grise.

Alors, le conte se termine
Pour l'esquif et le matelot
Contre un écueil au fond de l'eau.
Oh ! Lorelei à voix divine.

HYMNE AU VIN BLANC

A Jean Aubertin

O vin blanc, o vin des messes,
Vin des femmes, vin des prêtres,
O vin blanc clair de promesses
Qu'une vendangeuse osée
Confond avec la rosée
Dans les matins de bien-être.

O vin blanc qui désaltères,
Pénètre les solitaires
Et fais comprendre à la femme,
Toi qui rends purs ses mystères,
Que tout l'amour de notre âme
Est comme toi fruit de terre.

O vin blanc des amoureuses,
Yeux battus, lèvres heureuses,
Corps de liquide baigné,
Toi qui dans les verres chantes,
Filtre les rimes méchantes
Dont je suis le prisonnier.

Toi qui donnes aux novices
L'esprit pur, chasse les vices,
O vin blanc qui n'as pas d'ombre,
Clarifie avec les êtres,
Les pensers confus ou sombres
Des pécheurs comme des prêtres.

Et fais que tout en ce monde,
L'âme noire, l'âme blonde,
L'ivrogne qui scandalise,
Chantent tes vertus en chœur
Sous le porche de l'église
Ou sur les lèvres du cœur.

ABSENCE

Tu n'es plus ici, que Lyon est triste!
La rue est déserte et la maison vide,
Les rares passants ont un œil livide,
Rien dans le jardin sans ta voix n'existe.

Je marche au hasard par les avenues,
Parmi les tramways hagards et moroses,
J'ai vu se faner les plus belles roses
Se fendre les cœurs et pleurer les nues.

La rivière roule un flot sans paroles,
Les robes d'amour ont des tons débiles
Et l'on voit passer les automobiles
Désespérément en petites folles...

Quand reviendras-tu rendre à tout cela
La couleur, la joie et le goût de vivre ?
Je n'ose pas même ouvrir un seul livre
Vainement désert si tu n'es pas là.

J.P. Verman

PRESENCE

Tout est vide ici, ma maison est grise,
Tu es loin de moi délibérément,
Le soleil du soir comme une cerise
Eclate et rougit tout le firmament.

La nuit lentement tombe sur l'église,
Sa flèche ajourée a comme un aimant
Attiré mon cœur où s'idéalise
Le goût d'être saint à l'art d'être amant.

Mais tu es toujours loin de moi et d'elle,
Imprécise et vague et pourtant fidèle
Au cadre amoureux du vieux Saint-Nizier,

Où la vierge d'or ceinte du rosier
En m'apercevant triste et seul inonde
Mon sombre présent de ta clarté blonde.

FIERTE

Je ne veux pas que l'on me plaigne,
Il est si bon de dédaigner,
Et si maintenant mon cœur saigne,
Eh bien ! qu'on le laisse saigner !

Il a vécu seul, quelle affaire
S'il souffre seul, et qu'y peut-on ?
Quand chacun trime en la galère
Pourquoi resterais-je au ponton ?

Ah non! je souffre et je m'en vante,
Et je n'ai nul besoin d'autrui,
De maîtresse ou bien de servante...
Mon cœur geint, je suis fier de lui.

SOMBRE PENSEE

A n'importe qui.

Tu n'es pas un guerrier, tu n'es pas téméraire
Si tu combats, sais-tu pourquoi ?
Tu n'es pas un chercheur ardent et solitaire
Et si tu vis, sais-tu pourquoi?

Tu n'es pas religieux, penseur ou philosophe
Si tu pleures, sais-tu pourquoi?
Et pourtant chaque jour, se tisse un peu l'étoffe
Qui sera ton linceul... à toi...

FEU!

A R. B.

Toi qui savais que Jésus
Avait souffert pour les autres,
O toi qui n'a jamais eu
D'espoir qui ne fut pas nôtre,

Toi qui t'en vins te livrer
A la Justice, sûr d'elle,
Toi qui croyais que le Vrai
Te demeurerait fidèle,

Combien doit être déçu
Ton vaste amour pour les hommes...
Quand tu songes que nous sommes
Douze à te tirer dessus.

PROSE

à celui qui ne croit pas à la poésie

Qu'appelez-vous paresse? Oh! stupides humains...

C'est l'art de ne rien faire... ou bien de contempler tout ce que chaque jour nous offre de divin.

C'est rester seul le soir, écouter les nuits claires, leurs secrets infinis, innombrables, immortels, et rechercher quelque raison réelle pour faire vivre, espérer, croire enfin tous ceux qui ont souffert.

Reconnaitre le beau au milieu de l'infâme, entendre les soupirs dans les cris discordants, ciseler un joyau au seul cristal des larmes...

C'est graver un sourire au marbre d'un visage, arracher sa pensée au plus sombre regard, du cœur le plus fermé recueillir une plainte, en l'être le plus pur déceler une crainte.

C'est vivre de ces gloires subtiles et légères
C'est leur faire supporter le poids de nos douleurs
C'est aux morts découvrir plus de vie qu'à la terre
Et moins de vérité au métal d'or qu'aux fleurs.

GLORIEUX DELIRE

A mon père, seul survivant de trois soldats blessés que ma pensée unit dans une même et pieuse admiration.

... La nuit verse à la terre une douceur clémente,
Etendu sur le sol, mon corps ardent de ciel
Sent qu'il sera bientôt Etre immatériel...
...La nuit déjà l'étreint entre ses bras d'amante

O silence immortel... En aucune poitrine
Un souffle ne demeure... Ils sont tous morts! et moi
Je vis encor, je vis et je vois sans effroi
La Mort descendre à moi le long de la colline...

...O Toi si belle et jeune avec ce doux visage
Ton regard est celui tout pur de mon Enfant,
Oui tu peux m'enlacer d'un geste triomphant...
Je poserai ma tête au creux de ton corsage,

Et chantera la plaine et chantera ma vie,
Le long de mon passé cheminera mon âme
S'arrêtant aux jours clairs, oh! l'apaisant dictame
Et saura que jamais rien ne nous fut ravi,

Rien de ce qui fut beau, rien de ce qui fut vrai,
Rien des bonheurs parfaits, des jours de notre enfance
Ni de ce qui fut rêve, idéal, espérance...
Ces fleurs d'éternité... je les respirerai.

Et toi, ma Femme aimée aux longs doigts adorés,
Tu guideras mon âme aux routes solennelles
Sur l'éternel chemin infiniment plus belle
De la splendeur des feux d'un soleil plus doré...

Mon Dieu accordez-moi l'indulgence plénière
Ma Mort s'impatiente... Irrésistible étreinte...
Je me sens délivré des charnelles empreintes
Pour l'éblouissement de la gloire première...

J P Verney

ODYSSEE

Nous étions partis sur nos caravelles
Depuis trois cents ans, Madame... Déjà!
Vous rappelez-vous? Jean Bart m'obligea
A me détourner des routes nouvelles.

Nous avons erré pendant près de treize
Existences, loin des anciens pays,
Apportant pour les peuples ébahis
Le digne salut du Roi Louis XIII...

Nous désincarnant sans mort ni tombeau
Des feux du tropique aux froides banquises
Trois siècles durant à nos propres guises
Sur la caravelle ou le paquebot.

Enfin l'Océan n'est plus notre maître
Nous touchons au port, lassés d'être errants,
Ayant au départ caressé les grands
Rêves qu'un Elu seul peut se permettre.

Il nous a fallu connaître cent cieux,
Mille faux chemins, et treize existences
Pour venir encor retrouver en France
Nos petits enfants et nos trisaïeux.

Nous croyions toujours le bonheur plus loin,
Au delà du temps octroyé par Dieu,
Nous l'avons cherché après chaque adieu,
A chaque rencontre espéré du moins.

Lorsque nous changions de corps pour un autre
Toujours soutenus par la soif d'avoir
Enfin le secret du prochain espoir,
Un doute nouveau s'ajoutait au nôtre.

A force d'errer sur les océans
Plus désemparés à chaque existence,
L'âge heureux gardait la même distance
Et nous retombions sans cesse au néant.

Cent dix mille jours sont vite passés
Lorsqu'on est fixé sur ce que l'on veut,
L'espoir blanchissait toujours les cheveux
Avant que les corps ne soient délassés.

Vous rappelez-vous, Madame, nos vies,
Anxieusement pleines de regrets,
Avides toujours de nouveaux progrès
Et mourant enfin de folles envies!

O rythme éternel dont j'ai la cadence
Est-il vrai qu'au monde ainsi tout soit vain
Et que malgré l'homme et son art divin
Un jour n'ait jamais plus grande importance!

Il eut été doux de n'espérer rien,
D'aller par les mers sans compas ni voiles
Et de regarder briller les étoiles
En ne sachant pas si c'est mal ou bien,

En ne sachant pas où tourne la terre,
Sans âge ni faim, sans amour ni haine,
Comme si chacun dans sa force pleine
Des jeux de hasard n'était tributaire.

J'ai trop convoité en bonheur... j'ai cru
Qu'il fallait longtemps pour que je l'atteigne,
Dois-je retourner aux jours de Montaigne,
Ou revivre encore un siècle de plus?

Non, tout comme moi vous avez compris,
Le temps ne permet pas d'indiscipline,
Vous aimez Virgile et j'adore Pline
Ce que nous cherchions, ils nous l'eussent dit.

Que sert de connaître en mille horizons
Un nouveau mirage et de naviguer
Si l'on doit revoir sa vieille maison
Moins sûr qu'autrefois et plus fatigué!

Mais, s'il plaît à Dieu, d'exprimer encore
Malgré nos passés un dernier souhait
Compagne éternelle, au fond, que j'ignore,
Immobilisons ce moment parfait...

Et si nous n'avons qu'une année à vivre
Voulez-vous enfin que nous la passions
A ne goûter plus que l'amour des livres
Dans le grand repos de notre passion...

Achevé d'imprimer
le 26 juillet 1949
sur les presses de Audin
à Lyon
Ce volume
a été tiré à
500 exemplaires sur velin pur fil de Lana
numérotés de 1 à 500

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 062986044